

GUY DE ROUGEMONT, UN ESPRIT LIBRE

À 81 ANS, IL POURSUIT SON TRAVAIL SUR LA COULEUR ET LE VOLUME,
PASSANT AVEC FACILITÉ DE LA PEINTURE À LA SCULPTURE ET AU MOBILIER.
À L'OCCASION DE SON EXPOSITION À LA GALERIE DU PASSAGE,
L'ARTISTE REVIENT SUR SON PARCOURS ET SON ŒUVRE ATYPIQUES.

PROPOS RECUEILLIS PAR ÉRIC JANSEN

Depuis plus de cinquante ans, Guy de Rougemont cherche à faire vivre la couleur dans l'espace, loin des modes et des engouements du marché. Touche-à-tout assumé, il prend autant de plaisir à peindre une aquarelle qu'à concevoir une sculpture monumentale ou une chaise bariolée. Figure des années 1970-1980, il a dressé ses volumes colorés au milieu des villes, au bord de l'autoroute... Dix ans plus tard, ses installations le rendent célèbre de l'Allemagne à la Corée, en passant par l'Équateur. Sa table *Nuage*, dessinée pour Henri Samuel, est aujourd'hui recherchée par tous les amateurs de design. Élu à l'Académie des beaux-arts, mais boudé par les critiques d'art que sa liberté de création rend frileux, Guy de Rougemont revendique son statut d'artiste polyvalent, diffusant autour de lui son esthétique vibrante.

Durant toute votre vie, vous semblez avoir été obsédé par la couleur et le volume.

La couleur surtout est le fil conducteur... Mais la couleur, il faut l'organiser. Pour ce faire, j'ai presque toujours emprunté une figure géométrique : la première a été l'el-

ipse, puis il y a eu le cylindre, la surface tramee et, plus récemment, la ligne serpentine.

Pourquoi se fixer cette contrainte ?

Matisse le dit très bien : « La couleur n'atteint sa pleine expression que lorsqu'elle est organisée. » La forme géométrique me permettait de la mettre dans l'espace, dans du mobilier, à l'intérieur des villes. En plus, avec les cylindres, la couleur est rythmée. La lumière se déplace harmonieusement dessus, il y a de l'ombre, des reflets...

Vous êtes un cas très particulier d'artiste, passant avec facilité de la peinture à la sculpture.

Oui, mais ma sculpture est polychrome. C'est une sculpture de peintre.

Votre travail aurait-il été différent si vous aviez fait les Beaux-Arts, et non les Arts décoratifs ?

Certains disent de moi que je suis un touche-à-tout. Sans doute est-ce grâce à l'enseignement des Arts décoratifs, où l'on apprend la perspective, la géométrie descriptive, des principes d'architecture et de construction

de mobilier. À la fin de mon cursus, j'ai choisi de passer une année chez Marcel Gromaire, qui enseignait la peinture de façon classique. Aux Beaux-Arts, on s'engage dans une seule discipline : gravure, peinture ou sculpture.

Quand vous étiez pensionnaire à la Casa de Velázquez, peignez-vous encore des choses classiques ?

C'était une peinture haute en couleur, riche en matière, avec de grandes turbulences, une agitation de mouvements. On devinait des choses, mais c'était plutôt abstrait.

Il y a eu ensuite un voyage décisif à New York.

Parti là-bas pour quinze jours, j'y suis resté un an et demi ! Je vivais avec une peintre sculpteur, qui s'appelait Marisol, très liée à Warhol, que j'ai donc beaucoup vu. Le milieu des artistes new-yorkais de l'époque était très hospitalier.

Quelle impression vous fait Warhol ?

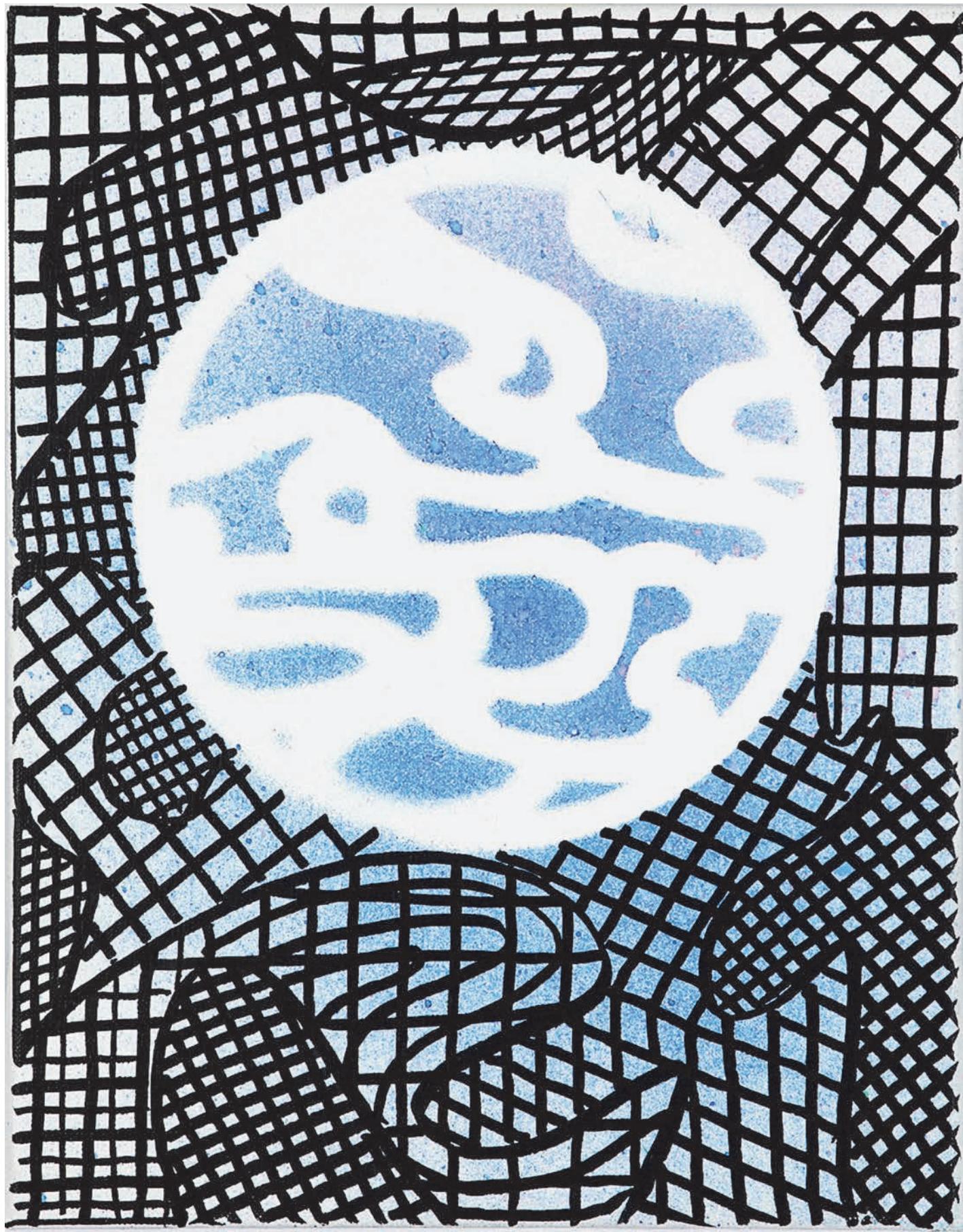
J'étais curieux de son travail, très intéressé par la sérigraphie et la relation critique entre société et pop art, cette mise en scène d'elle-même.

...
Guy de Rougemont
dans son atelier, quelques jours
avant son exposition.

© ÉRIC JANSEN

“ LE DESIGN...
C'EST UNE APPROCHE
OÙ TOUT DOIT POUVOIR
SE JUSTIFIER. MOI,
RIEN DE CE QUE JE FAIS
NE SE JUSTIFIE.
C'EST DU MOBILIER D'ARTISTE. ”





PAGE DE GAUCHE

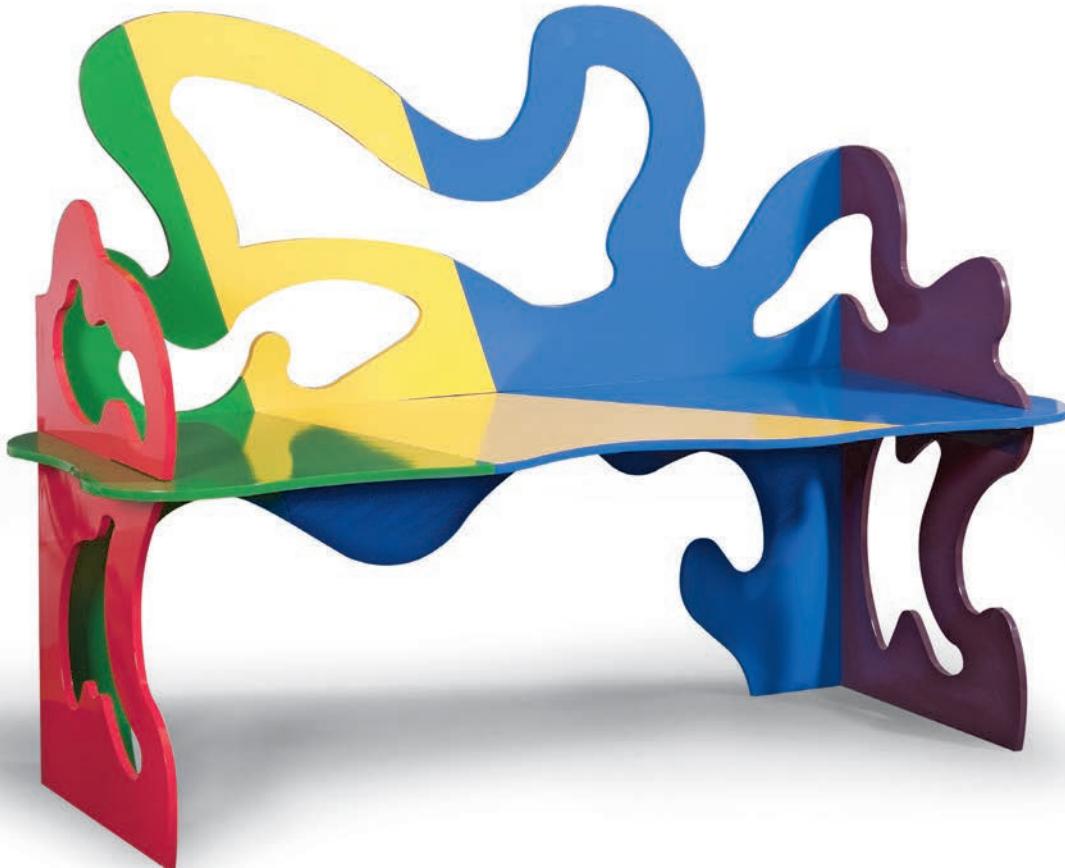
L'une des dernières œuvres de Guy de Rougemont,
déclinaison de sa recherche sur la surface tramee.

© GALERIE DU PASSAGE

CI-CONTRE

Un banc emblématique
de la période «Ligne serpentine»

© GALERIE DU PASSAGE



Avez-vous été sensible au minimalisme de Donald Judd, Dan Flavin, à la couleur de Barnett Newman, Kenneth Noland ?

Oui, bien sûr ! Je fréquentais aussi Stella, qui partageait un petit *brownstone* (ancienne maison en grès rouge typiquement new-yorkaise, ndlr) avec Larry Poons. Dans l'exposition, il y a des aquarelles de cette époque où l'on voit son influence.

À votre retour en France, votre rapport à l'œuvre a complètement changé.

En 1967, j'organise une mise en scène chez Fiat, sur les Champs-Élysées. Les voitures sont présentées sur des podiums, au milieu de volumes peints, avec de grands tableaux suspendus dans l'espace. Cela intrigue : on se demande qui est cet artiste qui n'expose pas dans une galerie, mais dans un lieu de consommation.

Déjà, vous êtes à part...

Je ne le fais pas pour me distinguer. Je le fais avec une vraie conviction, celle de ne pas être asservi par une galerie, un marché, mais d'être dans la dimension plus grande de la rencontre du public. Et j'aimais la confrontation entre cet objet industriel et sophistiqué qu'est une voiture et la peinture, avec toujours cette idée : comment mettre la couleur dans l'espace ?

Est-ce après cet événement que l'on vous sollicite pour faire du mobilier ?

Le décorateur Henri Samuel passe un jour à l'atelier, dans le Marais. Il voit mes grands volumes en carton et me demande : «Vous ne pourriez pas me dessiner un meuble ?» C'est comme ça qu'est née la table *Nuage*. Il savait ce qu'il faisait... Il travaillait aussi avec François Arnal, César, Philippe Hiquily.

Vous dessinez ensuite une lampe, des tapis, des bureaux. Au fond, comme un designer ?

Non. Le design s'applique aux produits de grande consommation, l'automobile, la télévision, les casseroles... C'est une approche où tout doit pouvoir se justifier. Moi, rien de ce que je fais ne se justifie. C'est du mobilier d'artiste.

Avez-vous eu conscience que cela était risqué pour la perception de votre œuvre ?

Pas du tout, j'étais très heureux de faire ça. Le principe de la commande ne m'a jamais rebuté : il faut être à la fois mercenaire et revendiquer son autonomie, sa singularité.

N'avez-vous pas eu peur pour votre image ?

Qui dit image dit projet de carrière, et je n'ai jamais pensé carrière... Mais j'avais une très

haute idée de ce que pouvait faire un artiste quel que soit le domaine, sans être limité par des règles.

Pour vous, l'artiste doit être polyvalent, toucher à tout ?

Cocteau a été un formidable touche-à-tout. On l'a beaucoup critiqué, à tort : il y a des choses très réussies.

On vous l'a aussi reproché...

Un soir, en 1968, je quitte l'atelier populaire des Beaux-Arts et remonte la rue de Rennes. Sur une palissade, il y avait l'une de mes grandes affiches réalisées pour Fiat et devant ma signature, quelqu'un avait écrit «peintre vendu !» (rires)

À VOIR

«Guy de Rougemont, Pour répondre au commencement»,
galerie du Passage, 20-26, galerie Véro-Dodat,
Paris 1^{er}, tél. : 01 42 36 01 13
www.galeriedupassage.com
Jusqu'au 8 avril.

GUY DE ROUGEMONT

EN 7 DATES

23 avril 1935

Naissance à Paris

1954

Entre à l'École nationale supérieure des arts décoratifs

1962-1964

Pensionnaire à la Casa de Velázquez, à Madrid

1965

Séjour à New York

1974

Mise en couleurs du Palais de Tokyo

1990

Rétrospective au musée des Arts décoratifs

17 décembre 1997

Élu membre de l'Académie des beaux-arts

Cela vous a-t-il peiné ?

Ça ne m'a pas du tout dérangé. Je n'ai jamais vendu mon âme, il ne faut pas exagérer !

En 1997, vous avez eu votre revanche en entrant à l'Académie des beaux-arts.

Ce fut un grand bonheur. J'ai toujours considéré l'Institut de France comme un lieu de contre-pouvoir. C'est surprenant, mais je le pense.

Que sont devenues les toiles peintes en Espagne ?

Je les ai détruites, elles étaient trop lyriques.

On a l'impression que vous avez toujours oscillé entre rigueur et lyrisme, avec une notion constamment présente, la beauté...

Absolument. Mais je dirais plutôt que je peins en termes d'équilibre, d'harmonie.

C'est en tout cas toujours plaisant à l'œil.

Oui, je suis esthète. (rires)

Cela vous agace-t-il lorsque certains disent que ce que vous faites est décoratif ?

Non, parce qu'il y a une part de décoratif dans beaucoup d'œuvres. Quand ce n'est pas réussi, on peut dire que l'aspect décoratif

domine, mais quand c'est réussi, cette composante laisse place à autre chose... et c'est vrai de n'importe quel tableau.

Vous êtes d'une grande sérénité.

Pas du tout... Je suis très fâché contre moi-même et contre tout en général. Je n'arrive pas à me calmer, sauf quand je tiens un pinceau : lorsque je fais une petite aquarelle, que personne ne l'attend et que je suis le seul à voir comment elle va évoluer.

Pourquoi avoir appelé votre exposition «Pour répondre au commencement» ?

Au début, je voulais l'intituler «Pour que la fin réponde au commencement»... mais on m'a dit qu'il ne fallait pas parler de fin !

Et quelle est la réponse ?

La modestie des petits tableaux, leur nombre... En fait, je ne réponds pas ou de manière désinvolte, ironique. C'est un métier magnifique, c'est toute une vie. Mais ce n'est pas évident, il y a des moments très difficiles... Matisse, encore, disait que la peinture était un univers sans limites qui avait satisfait sa curiosité inquiète. Je pourrais en dire autant. ■



La fameuse table *Nuage*, dessinée pour le décorateur Henri Samuel en 1970.
© GALERIE DU PASSAGE

**“ LA COULEUR,
IL FAUT L'ORGANISER.
POUR CE FAIRE,
J'AIPRESQUE TOUJOURS
EMPRUNTÉ UNE FIGURE
GÉOMÉTRIQUE... ”**

...
Détail de l'atelier de Guy de Rougemont
avec quelques cylindres qui ont largement
contribué à sa notoriété.
© ERIC JANSEN